

BEAUX LIVRES

• LYDIA HARAMBOURG, *JEAN-MICHEL COULON, 1920-2014*, ÉD. GOURCUFF GRADENIGO, 2018, 45 €.

• JEAN-MICHEL COULON, *LETTRES D'AMÉRIQUE - LETTRES D'ITALIE*, ÉD. GOURCUFF GRADENIGO, 2019, 2 VOL., 68 €.

• ALINE STALLA-BOURDILLON, *JEAN-MICHEL COULON, CATALOGUE RAISONNÉ*, ÉD. GOURCUFF GRADENIGO, 2022, 3 VOL., 140 €.

UNE ÉNIGME HUMAINE ET PICTURALE

Après avoir exposé aux côtés des grands noms de l'après-guerre, le peintre Jean-Michel Coulon, sans cesse de créer, choisit le repli absolu. Retour sur un artiste protestant méconnu alors que paraissent les catalogues de ses œuvres.

Un peintre secret, qui refuse de dévoiler ses œuvres, même à ceux qui vivent dans sa sphère intime, tel semble à première vue Jean-Michel Coulon, mort à Paris en 2014, à l'âge de 94 ans. Mais est-ce exact ? Cette longue vie, si on l'examine, paraît scindée en deux, car c'est seulement au début des années 1970 qu'il quitte totalement la scène publique, du moins comme peintre, pour s'enfermer dans son atelier et n'en plus sortir.

Secret, oui ; mais ni revêche ni insociable. Au dire de sa fille unique Aline Stalla-Bourdillon, qui aujourd'hui, avec beaucoup d'amour, s'empare de cette œuvre cachée pour la promouvoir, le comportement habituel du peintre penchait

vers la paix souriante. Même si on ne peut s'empêcher d'entrevoir, sous cette apparence posée, un dédoublement, un « être pour soi » et un « être pour autrui » qui se battent incessamment en duel.

L'intérêt de Picasso

Très tôt tourné vers l'art, Jean-Michel Coulon ne se pose pas la question de la vocation, elle va de soi. « *Mon père a commencé à peindre dès l'enfance, raconte sa fille. J'ai en ma possession des dessous de forêts dont le coup de pinceau est prémonitoire. À sept ans, il peint la Sainte-Chapelle de mémoire. Œuvre qu'il montre ensuite à Picasso mais à qui il refuse de l'offrir malgré sa demande. On y trouve déjà une qualité de mise en scène qui témoigne d'un don*

inné en même temps qu'un début de recherche subtile de la couleur. » Dans son goût pour les églises de même que, plus tard, pour les buildings d'un New York nocturne ou pour les tours toscanes, si « *plastiques* » selon lui, on détecte les prémices d'une verticalité qui devient sa signature. Tout, chez lui, veut grimper, non d'un seul jet, mais par l'escalier de petits jalons multicolores. Autant de marches d'évasion vers une libération personnelle.

Après la guerre, Jean-Michel Coulon se consacre définitivement à la peinture. Il n'a rien d'un marginal et se situe dans la vogue de l'abstraction à la française avant que le centre de la modernité ne se déplace à New York. Ses compagnons de route s'appellent (entre autres) Nicolas de Staël, André Lansky, Maria Helena Vieira da Silva...

Un regard superficiel trouvera peut-être que sa manière change peu au fil de temps, mais cette constance permet d'affirmer une personnalité reconnaissable entre toutes. Ces petits rectangles juxtaposés, à la fois bien délimités et imparfaits (car la main humaine doit y trouver sa place), sont plus mouvants qu'il n'y paraît : plus ou moins ascendants ou rapprochés, plus ou moins épais ou rajeunis par la couleur. Parfois des fenêtres closes, bien léchées ; parfois le désordre d'une peinture grattée jusqu'à l'os.

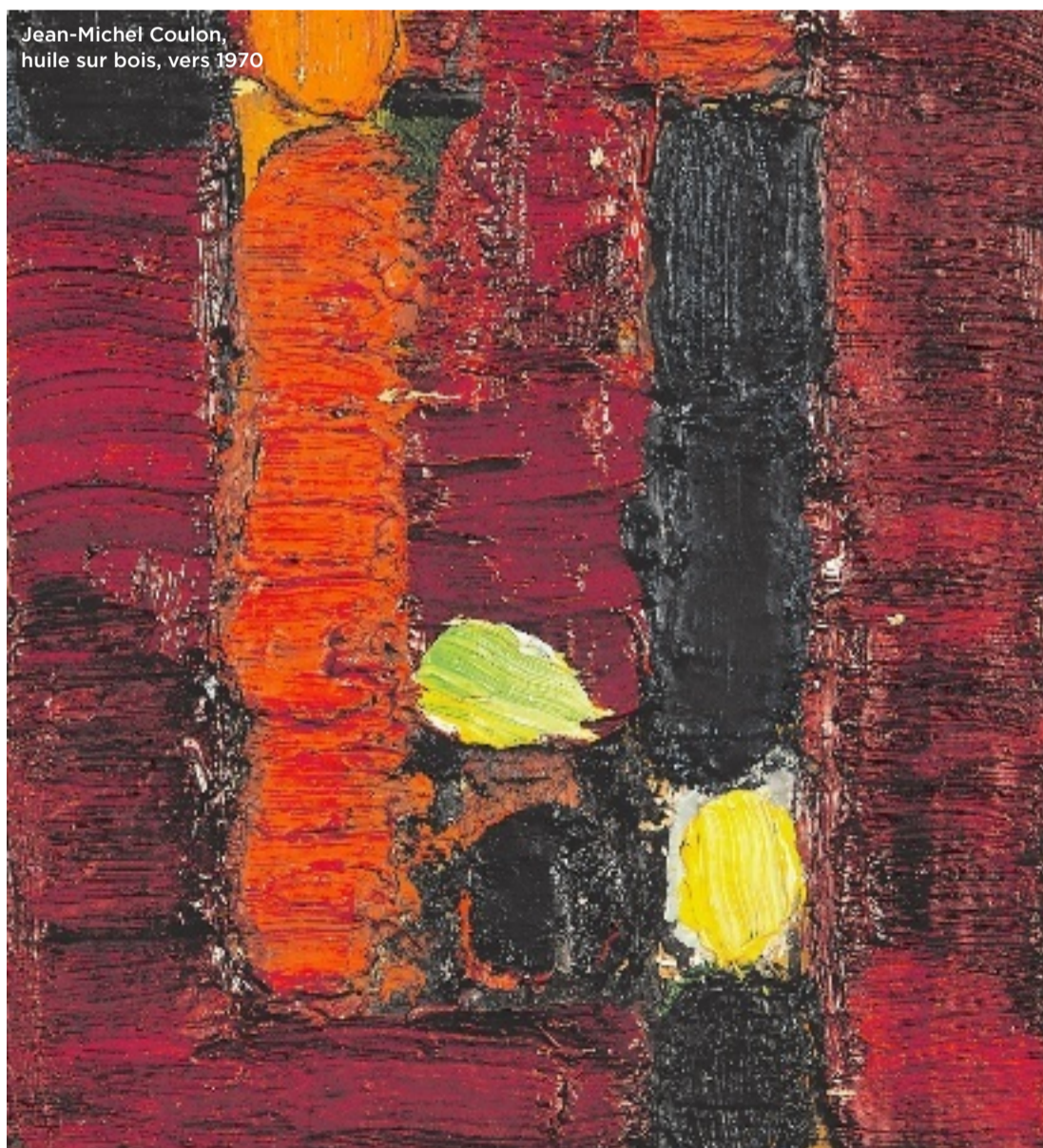
Un retrait inexpliqué

Trente années vécues en Belgique (de 1970 à 2000) voient, chez le peintre, l'apparition de mini-formats tandis que son retour à Paris, au XXI^e siècle, inaugure la passion des collages. Il semble pourtant que l'élan des années 1970-1980 ait été de tous le plus fécond avec, sur fond sombre, ces tâches floutées, dans lesquelles l'ocre, le brun mais aussi le rouge sang l'emportent, débordant légèrement de leurs cases et laissant deviner un battement de cœur plus dévastateur.

Le vœu de retraite du peintre est énigmatique. La mort de ses deux frères, surtout celle du second, puis l'incendie de son atelier, ont pu jouer leur rôle. Sans doute aussi la rivalité artistique avec son beau-frère, le peintre Olivier Debré, trop chanceux - mais aussi aidé par la position de son frère, Michel Debré, homme politique éminent qui lui octroie d'emblée toutes les commandes d'État. Doit-on enfin reconnaître dans cette discrétion, et sans tomber dans le cliché, la marque protestante ? « *J'ai besoin de six heures de solitude par jour* », disait Jean-Michel Coulon. Ou doit-on chercher la raison de son effacement dans son extrême perfectionnisme ? Car il ne se contente pas de peindre des toiles ; il va jusqu'à fabriquer lui-même leurs cadres ! Étrange paradoxe d'une œuvre à la fois promise à l'invisibilité et prête à être montrée...

La famille de Jean-Michel Coulon est, en effet, bien inscrite dans le protestantisme. Son père, juriste, descend d'aïeux huguenots dont le pasteur du Désert Jean Jarousseau. Quant à sa mère née allemande, « *elle était à elle seule un monument*, conclut Aline Stalla-Bourdillon. *Très ouverte, pleine d'humour et de charme. Personne n'aurait pu deviner qu'elle avait traversé son désert elle aussi, le drame de deux fils morts. Elle était fière de son protestantisme, paroissienne régulière du temple parisien de l'Annonciation, rue Cortambert, alors animé par le pasteur Marc Boegner* ». ✨

MARTINE LECOQ



Jean-Michel Coulon, huile sur bois, vers 1970